

La parole en rhizome

PAR DIDIER POBEL

À l'image des « Oyats » du titre de son premier recueil, les poèmes de Marik Froidefond, roseaux des sables – et des fables –, explorent les racines mêmes de l'écriture.

MARIK FROIDEFOND

OYATS

Dessins de Gérard Titus-Carmel
L'Atelier contemporain, 2019, 112 p., 20 €



© Gérard Titus-Carmel

Il y a d'abord du bruit et de la fureur dans *Oyats*, le premier recueil de poèmes de Marik Froidefond. Tout commence en effet par un galop, des roulements de tambours, des sifflements de flèches et de sabres, une cavalcade d'Asie ponctuée de ruades à travers le paysage des légendes et leurs fables millénaires : « *clarté opalescente de la lune / les masques comiques se confondent avec ceux des démons* ». Et puis, sans qu'on s'y attende vraiment, à cette « scène inaugurale » succède un espace de silence et de paix. Le silence et sa « *règle minérale* » où s'entend « *la respiration de la pierre* » et où affleure bientôt l'« *oisive quiétude / de l'érosion centrale* ».

Il a de la passion, des questions et des vertiges aussi dans ces pages. Du souffle, du sang, des larmes... De l'amour, ce « *vrai lieu* » où « *les secrets glissent en silence* ». Des retours à l'enfance également, ce « *pays autrefois clair* » resurgi du fond des « *nuits de cave* », qui offrent à notre goût les plus beaux passages du livre, tel celui-ci à la page 77 : « *grenier rapiécé des campagnes comment te dire / comment dire le fer repeint chaque été la craie sur les doigts les dictionnaires / appris par cœur et l'essoreuse dans son bruit de carlingue / et comment dire le convoi d'octobre dont les roues / ont émiétté les ardoises* ».

Et si vivre, c'était ça ? Courir dans la « *steppe* », dépasser la horde, s'éloigner de la tribu, pour mieux apprivoiser « *la possibilité d'un visage* »... Vivre par et pour les mots lorsque, au profit d'un instant de répit dans la folle chevauchée, on se demande, parvenu dans le cloître du cœur, « *si ça bat encore* ».

À l'instar
de ces roseaux
des sables
à la reproduction
en rhizome,
la parole de
Marik Froidefond
s'invente
des racines nouvelles,
lutte contre les vents

C'est un parcours, à n'en pas douter, que balise ainsi méticuleusement Marik Froidefond. Un parcours de femme qui aime, qui doute, qui écrit, qui repousse la fatigue, qui rompt avec un certain passé, qui s'inscrit dans un avenir rameuté et tu. Un parcours jalonné d'élans et de « *peur animale* », tout d'aspirations et de tourments sous « *l'incessante circulation des désirs* », quand la quête de l'Autre se fragmente : « *de toi il me semble que je ne garderai que les mains / tes mains seules pour qu'elles survivent aux corps qu'elles ont caressés* ».

Les mots cognent aux tempes, s'apaisent, reprennent leur rythme. Les vers se resserrent, s'étirent, captent un émoi, assèment une sentence. Et, entre deux signes de reconnaissance à Pierre Reverdy, Emily Dickinson, Marina Tsvetaïeva ou Marguerite Yourcenar, ils mêlent leurs voix aux sobres dessins de Gérard Titus-Carmel : traits d'ombre, traces de terre, limoneuses éclaboussures, silhouettes fauves renforçant la vraie dimension d'un ouvrage qu'on peut qualifier de « *bel objet* ».

Toutefois, la métaphore végétale, initiée dès le titre *Oyats*, n'est jamais bien loin. À l'instar de ces roseaux des sables à la reproduction en rhizome – élément cher, on le sait, à la pensée de Deleuze et Guattari –, la parole de Marik Froidefond s'invente des racines nouvelles, lutte contre les vents, traverse « *les paluds* », enjambe « *les barques retournées dans les lagunes* » et, par-delà les « *désordre[s] mimosa* » – superbe image –, feint de se briser à la seule condition de mieux renaître dans la bouche de celle qui déclare *in fine* : « *je guette aujourd'hui / les mots neufs qui pourraient / préparer l'oubli* ». **Q**